

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
HOMMAGES DÉPOSÉS LORS DE LA SÉANCE DU VENDREDI 1^{ER} MARS 2024

Hommage de M. Jean-Pierre MAHÉ



M. Jean-Pierre MAHÉ, *Conversion du Kartli*, édition critique en langue géorgienne, et traduction française commentée, (Louvain, Peeters, 2022-2024).

« J’ai l’honneur de déposer sur le bureau de l’Académie l’édition critique en langue géorgienne, et la traduction française commentée de la *Conversion du Kartli*, 2 volumes¹. Le décalage, entre la date de 2022 — figurant sur la couverture et correspondant au dépôt des épreuves corrigées — et la sortie toute récente de l’ouvrage (fin janvier 2024) est dû à la confection, par le directeur de la collection, d’un index géorgien lemmatisé (CSCO 706, p. 123-195), première réalisation de ce type en cette langue morphologiquement très complexe.

Composée en trois phases successives² (vers 484, 635 et 823), la *Conversion du Kartli* est la chronique géorgienne la plus ancienne, relatant la christianisation officielle de l’Ibérie caucasienne (actuelle Géorgie orientale), vers 332, au temps du roi Mirian et de sainte Nino. Jusqu’à l’identification, en 1990, par notre regretté correspondant Zaza Aleksidzé, de deux manuscrits sinaïtiques géorgiens, retrouvés dans un tombeau de livres saints, à la suite d’un incendie survenu en 1975 sur la muraille de Justinien, au monastère de Sainte-Catherine, on disposait de deux rédactions très différentes de la *Conversion du Kartli* : l’une dans le manuscrit A, du X^e siècle, découvert en 1888, et l’autre, dans manuscrit B des XIV^e – XV^e siècles, connu depuis 1903.

Les manuscrits sinaïtiques C et D, du X^e siècle, mais antérieurs à A, permettent aujourd’hui de trancher entre les deux variantes. Initialement Zaza Aleksidzé et moi avions convenu qu’il établirait le texte géorgien et que je le traduirais en français. Malheureusement la maladie et le décès de mon savant ami m’ont conduit à reconstruire moi-même un texte synthétique en me fondant sur les collations et la synopse qu’il m’avait communiquées.

L’originalité majeure de cette chronique de christianisation est de ne rien dissimuler du rôle décisif des juifs convertis dans la fondation de la chrétienté géorgienne. Le fait est suffisamment rare pour mériter d’être souligné. À la différence de ce qu’on observe dans les métropoles méditerranéennes (Carthage, Alexandrie, Antioche, Édesse etc.), dont la mémoire juive a été systématiquement effacée après la conversion de Constantin et l’instauration d’une Église impériale, les Géorgiens n’ont cessé d’enrichir les sobres données des récits les plus anciens sur la synagogue de Mxeta, résidence du premier roi chrétien.

La singularité de cette évolution tient à l’oralité des sources. L’écrit s’efface de la mémoire dès que son support matériel est détruit. Au contraire, l’oral nourrit d’abord des résumés mnémotechniques, qui indiquent la trame du récit en laissant au narrateur le soin de raviver les détails. Peu à peu, avec le temps, les

souvenirs s'estompent et l'imagination travaille. Échappant à l'oubli, chacun des épisodes de la légende se fixe en vignettes définitives.

Pour quelle raison la pieuse juive Sidonie, fille du rabbin Abiatar, devint-elle la première disciple de Nino — la « captive » chrétienne —, entraînant à sa suite ses compagnes et son propre père ? On peut évoquer divers motifs naturels et obvies : l'ascèse impressionnante de la sainte, sa maîtrise de l'araméen, langue de la communauté juive, la profondeur biblique de sa parole, les guérisons qu'elle opère ... Mais rien de cela ne serait décisif s'il n'y avait un ressort secret de la conversion, un dessein caché de la Providence, qui se découvre au fil des événements, et devant quoi s'inclinent non seulement la piété des juifs, fidèles au Dieu de leurs pères, mais aussi le cœur endurci des païens, aveuglés par l'idolâtrie ancestrale ou par le fanatisme zoroastrien, importé de Perse.

Le support matériel de cette volonté divine réside dans deux saintes reliques — que nul n'a jamais vues depuis des siècles — mais dont la présence agissante à Mxeta ne fait aucun doute : la pelisse du prophète Élie et la sainte tunique du Christ. Comment ces trésors inestimables ont-ils quitté Jérusalem et la Terre Sainte pour se retrouver au pied du Grand Caucase, dans l'obscurité boréale, à l'extrémité septentrionale du monde habité ? Le récit objectif de la conversion du roi Mirian et du baptême de sa nation se double ainsi d'un substrat mystérieux, qui transcende le temps et l'espace et ne se dévoile qu'aux seuls initiés.

Au moment où Nino arrive en Géorgie, les juifs, déjà présents depuis cinq cents ans, ont eu la douleur d'apprendre la destruction du Temple et le bannissement de leurs coreligionnaires hors de la ville sainte. Depuis trois siècles, ils s'interrogent douloureusement sur la raison providentielle de ces infortunes. Et pourtant, leur fidélité au Dieu de leurs pères opère encore des miracles.

Ce n'est pas en vain que la fille du rabbin de Mxeta se nomme Sidonie, en mémoire de la veuve de Sidon, qui reçut Élie, ancêtre de sa famille. Elle sait, par ses ascendants qu'au pied de l'un des arbres du palais royal git la pelisse du prophète, « peau de mouton ou simple toison de chèvre », dont les hommes de Dieu, moqués, persécutés, torturés ou tués par les idolâtres, se revêtirent, « eux dont le monde n'était pas digne » (He 11, 38), pour échapper à la cruauté des humains. Ainsi les juifs de Mxeta, égarés parmi les nations, surent garder leur foi pendant cinq cents ans.

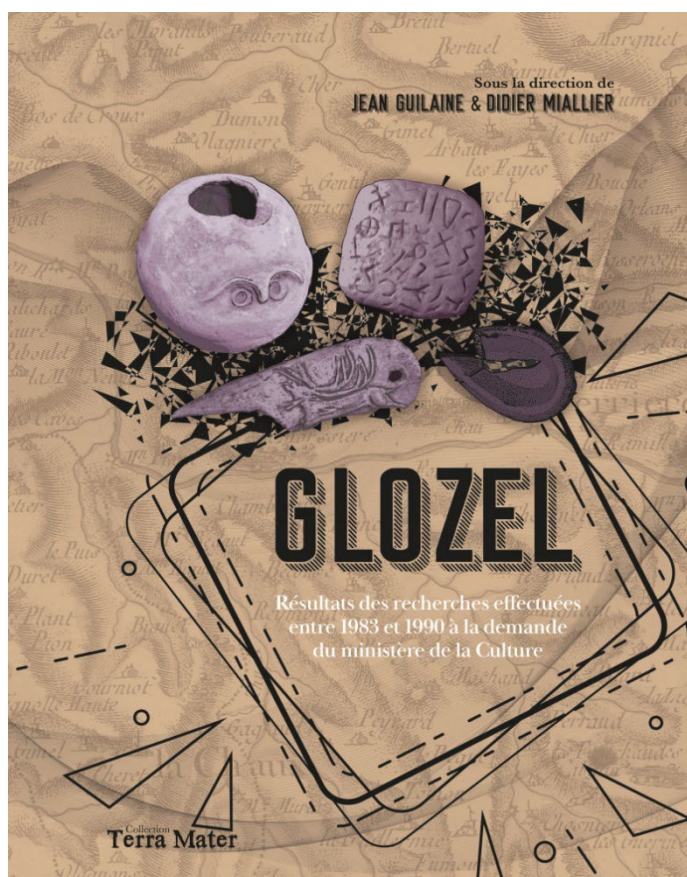
Mieux encore, au temps d'Hérode l'Impie, Élioz, autre ancêtre de la famille de Sidonie, assista au baptême de Jésus et fut témoin des prodiges de fin des temps qui se manifestèrent alors. Convoqué trois ans plus tard au procès organisé par Hérode et Caïphe, il fut averti par sa mère prophétesse que le prévenu était innocent. Il accompagna le condamné sur le Calvaire et, gagnant aux dés la « Tunique sans couture », il la rapporta en Géorgie. Aujourd'hui, elle est enfouie dans la tombe de sa sœur, qui mourut d'émotion en apprenant la mort du Juste et en serrant contre elle ce saint vêtement « tissé d'en haut ».

En somme, la conversion de la Géorgie opérée par sainte Nino n'est pas seulement le fruit des mérites de la pieuse femme, mais le résultat d'un coup de dés, provoqué trois cents ans plus tôt par la Providence au pied de la Croix.

Ces fictions romanesques coexistent dans la chronique géorgienne avec des indications réalistes et vérifiables sur la communauté juive du royaume de Kartli au IV^e siècle. Elles ne dissimulent rien des scissions et des conflits qui survinrent quand le rabbin Abiatar et une partie de ses coreligionnaires reçurent le baptême. Indignés, la majorité des juifs, qui conservèrent leur foi ancestrale, quittèrent la ville, abandonnant le cimetière et la synagogue, à quoi ils étaient attachés depuis cinq siècles. Mais, sur ordre du roi Mirian, ces lieux de mémoire furent pieusement entretenus, « car c'était là qu'avant l'avènement de la grâce nouvelle, le nom de l'Éternel était proclamé ».

La *Conversion du Kartli* nous préserve donc, à l'extrême fin de l'Antiquité, le tableau d'une chrétienté qui revendique fièrement ses racines juives. »

Hommage de M. Jean GUILAINE



MM. Jean Guilaine et Didier Miallier (dirs), *Glozel. Résultats des recherches effectuées entre 1983 et 1990 à la demande du ministère de la Culture* (Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, Coll. Terra Mater 4, 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie au nom de Didier Miallier et de moi-même l'ouvrage « *Glozel. Résultats des recherches effectuées entre 1983 et 1990 à la demande du ministère de la Culture* ». De fait je n'aurais pas cru opportun d'évoquer ici même un site aussi contesté si celui-ci n'avait laissé naguère bien des traces dans les Comptes rendus de notre Académie. Il m'a donc semblé utile, à travers cet hommage, de livrer un témoignage sur des travaux le concernant, remontant à présent à quelques décennies mais qui viennent tout juste d'être publiés.

Résumons d'abord les faits dont les premières manifestations datent déjà d'un siècle. Le 1^{er} mars

1924, deux cultivateurs, Claude et Emile Fradin, labourant un champ de leur domaine de Glozel (Ferrières-sur-Sichon, Allier), mettent au jour une fosse ovale parementée comportant des briques cuites et diverses scories, probablement les vestiges d'un atelier de verrier médiéval ou moderne. Un médecin de Vichy, Antonin Morlet, ayant négocié avec les Fradin la poursuite des fouilles sur leur terrain, celles-ci allaient livrer une profusion d'objets hétéroclites : harpons et plaquettes d'os, galets gravés, vases anthropomorphes, idoles bisexuées en terre cuite, figurines, tablettes d'argile portant des signes s'apparentant à une écriture inconnue. De tels matériaux, outre leur typologie étonnante, combinaient curieusement des caractères de périodes largement séparées dans le temps. Une publicité démesurée conférée à ces découvertes allait donner lieu à des controverses obstinées entre quelques-unes des « élites » scientifiques du moment. Une commission internationale constituée en 1927 pour statuer sur l'intérêt de ces trouvailles estima qu'il s'agissait de faux. Les recherches continuant pour autant et le nombre d'objets étranges ne cessant d'augmenter, les débats s'envenimèrent, les experts sollicités changeant parfois d'avis. Parmi les détracteurs figuraient surtout des préhistoriens : A. de Mortillet, H. Bégouen, A. Vayson de Pradenne tandis que D. Peyrony, L. Capitan, H. Breuil, un temps favorable, prirent bientôt leur distance. Les partisans de l'authenticité n'étaient pas des archéologues mais des spécialistes de disciplines variées : géologie (Ch. Depéret), ethnographie (A. Van Gennep), épigraphie latine (E. Espérandieu), études celtiques (J. Loth). Deux noms se détachent plus particulièrement dans ces polémiques. D'abord celui de Salomon Reinach, conservateur en chef du musée des Antiquités Nationales, « occidentaliste » convaincu et auteur en 1893 d'un ouvrage, « *Le mirage oriental* », dans lequel il contestait les influences orientales dans la construction culturelle de la première Europe. Sceptique au début, il ne cessera ensuite de défendre, parfois avec véhémence, l'authenticité de Glozel auquel il consacra, outre diverses communications, trois ouvrages (*Glozel : la découverte, la controverse, les enseignements*, 1928 ; « *Ephémérides de Glozel* », 1928, 1930). Son principal contradicteur fut René Dussaud, professeur à l'Ecole du Louvre, spécialiste de l'écriture phénicienne dont on avait

rapproché les caractères des tablettes de Glozel et qui soutenait qu'il ne s'agissait que de faux grossiers. Il évoquera cette controverse l'opposant à S. Reinach dans un opuscule paru en 1928 (« *Glozel à l'Institut* »). Il taxera l'affaire Glozel de « déplorable aventure » affirmant qu'elle ne se serait pas produite si « la France eut possédé un Service des Antiquités ». Ce besoin réel aboutira, plusieurs années après, à la promulgation de la loi Carcopino du 27 septembre 1941.

Après quelques péripéties judiciaires, le tumulte se calma dans le courant des années trente et un certain discrédit sembla entourer la découverte. Le « mystère » de l'écriture glozélienne demeurant toutefois, quelques physiciens reprirent la question dans le courant des années soixante-dix et se proposèrent de dater les curieuses tablettes écrites par la méthode, alors embryonnaire, de la thermoluminescence. Ces analyses ne firent que compliquer le problème. Si la période néolithique, soutenue par A. Morlet, semblait exclue, l'éventail des résultats s'étalait sur une large tranche chronologique allant de l'Âge du fer jusqu'au XX^e siècle ! L'obtention dans ce lot de datations protohistoriques eut pour effet de convaincre une nouvelle génération de « pro-glozéliens » d'une certaine ancienneté des vestiges et de réclamer une réouverture des fouilles malgré les réticences de l'administration, peu encline à relancer un dossier aussi toxique. Les pressions jouant, le ministère de la Culture se résolut à faire effectuer des sondages afin de vérifier s'il existait sur le site des niveaux archéologiques encore en place et susceptibles de donner lieu à de nouvelles recherches.

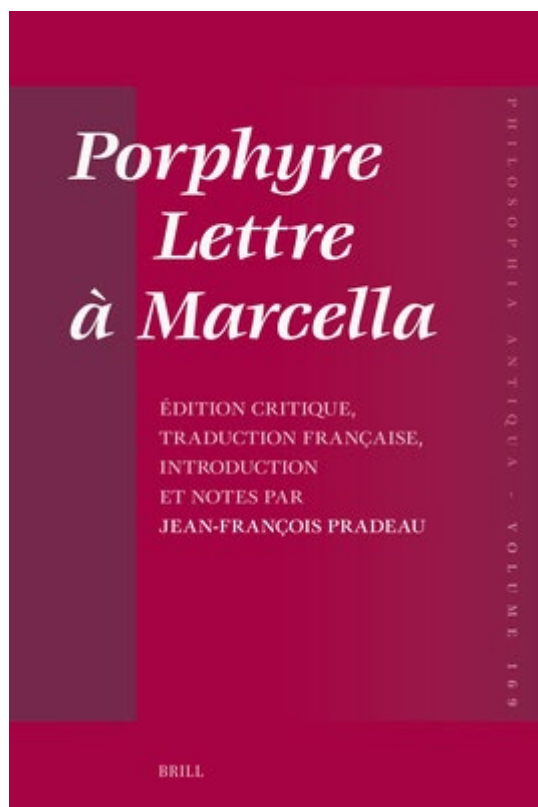
Je fus alors chargé par la Sous-Direction de l'Archéologie de prendre la direction scientifique de cette mission. Les opérations de terrain se déroulèrent en décembre 1983. Cinq sondages furent ouverts par Jean-Pierre Daugas et Pierre Pètrequin, alors agents des Directions d'Antiquités. Ces interventions ne révélèrent la présence d'aucune strate archéologique. Elles ne mirent au jour que de rares vestiges erratiques dont deux fragments éloignés d'une même lampe et qui portait des traces d'une colle les ayant autrefois raccordés, indices d'un ré-enfouissement ultérieur... La mission avait tenu à s'entourer de naturalistes (sédimentologue, palynologue, micromorphologue, spécialistes de radioactivité) tandis que, dans le prolongement des travaux de terrain, il avait été décidé que de nouvelles analyses porteraient sur des pièces issues des premières recherches. Didier Miallier, professeur à l'Université de Clermont, fut chargé d'établir le programme de ces interventions dans divers domaines : thermoluminescence, autorégénération des zircons, archéomagnétisme, radiocarbone. Vers 1990 les résultats du terrain et des laboratoires parvinrent ainsi au Ministère où ils furent archivés. Seul un court article collectif publié en 1995 dans la *Revue Archéologique du Centre* rendit compte de l'ensemble des résultats dès lors classés.

Ces derniers temps, les éditions de l'Université de Clermont émirent le projet de publier in extenso le dossier Glozel demeuré archivé. La Sous-direction de l'Archéologie ayant émis un avis favorable à sa « déclassification », il en a résulté le présent ouvrage publié dans la collection « Terra Mater ». Ce volume est donc essentiellement la publication de documents d'archives rédigés entre 1983 et 1995. Il comporte néanmoins, en annexe et en totale déconnexion avec le corps du livre, les points de vue de quelques archéologues contemporains sur le gisement de Glozel.

L'ouvrage s'ouvre sur deux chapitres introductifs reprenant l'historique des recherches (J.-P. Daugas) et le premier bilan des datations par thermoluminescence antérieures à 1983 (H. McKerrell et V. Mejdahl) et dont l'ample dispersion soulignait l'incohérence. Il comporte ensuite une description des sondages effectués (J.-P. Daugas et P. Pètrequin) : ceux-ci ont conclu dans les secteurs vierges à l'absence totale d'une couche archéologique en place tandis que d'autres aires ne présentaient que des sédiments remaniés par les interventions antérieures. Une étude sédimentologique débouche sur l'incompatibilité entre les dépôts géologiques et la nature des vestiges mis au jour (acidité et conservation des os, températures de cuisson des argiles, etc.) (B. Kervazo). Une contribution palynologique sur les sédiments des sondages révèle un contexte post-néolithique, d'âge historique (M.-F. Diot). Viennent ensuite plusieurs analyses physico-chimiques portant sur des matériaux anciennement exhumés et réalisés au sein de laboratoires différents : Oxford (M. Aitken, J. Henderson, R.-A. Housley, B.W. Smith, N.A. Spooner, D. Stoneham), Roskilde, Danemark (V. Mejdahl),

Clermont-Ferrand (J.Faïn, D.Miallier, S.Sanzelle). Rappelons à cet effet que les résultats concernent évidemment les matières dont sont tirés les objets et non leur façonnage ultérieur. Globalement les données fournies par ces opérations débouchent sur plusieurs groupes chronologiques, en dépit d'incertitudes concernant la thermoluminescence, imputables aux anomalies radioactives propres aux lieux de prélèvement. Les datations obtenues se concentrent sur le Moyen-Âge (en association avec une activité verrière bien attestée) et sur des âges modernes. De ce fait l'idée d'une « civilisation glozélienne » courant sur de longs siècles ne peut être retenue tandis que l'hypothèse la plus plausible reste donc celle de manipulations « récentes ». Celles-ci sont postérieures à la reconnaissance de l'art mobilier préhistorique (imité sur certains os et galets) et, sans doute, à la mise en évidence de l'écriture phénicienne dont la contrefaçon a concerné certains des caractères inscrits sur les fameuses tablettes, ces dernières ne portant qu'une accumulation de signes maladroitement empruntés à diverses écritures anciennes.

En annexe, sept archéologues, tous relevant de générations postérieures à celles impliquées dans les premières controverses, livrent leurs impressions sur le site et ses vestiges (R. Angevin, C. Breniquet, A. Gallay, P. Pètrequin, J.-P. Adam, J.-P. Demoule et moi-même). Leur conclusion est unanime : les documents sont apocryphes. On peut alors se demander comment une « découverte » de cette nature a pu en son temps donner lieu à des polémiques exacerbées ayant opposé quelques brillants esprits tombés dans un piège. Il est vrai aussi qu'autour de Glozel a fleuri toute une littérature ayant contribué à aviver fantasmes et passions. De tels écrits avaient souvent une connotation ésotérique, leurs auteurs prétendant avoir déchiffré l'« écriture » du site. D'autres thèses présentaient des engagements plus idéologiques telle la primauté intellectuelle de l'Europe dans l'émergence de l'alphabet. Le présent ouvrage a aussi pour ambition d'assainir une question démesurément amplifiée et par trop dévoyée. »



M. Jean-François Pradeau, édition critique, avec traduction française, introduction et notes de *Porphyre. Lettre à Marcella* (Leyde-Boston, Brill, Philosophia Antiqua, 169, 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de Jean-François Pradeau, Professeur de philosophie ancienne à l'Université de Lyon-Jean Moulin :

Porphyre. Lettre à Marcella. Édition critique, traduction française, introduction et notes par JFP, publié dans la collection « Philosophia Antiqua » (volume 169), chez Brill, Leyde-Boston, 2023, 148 pages.

Dans l'œuvre foisonnante de Porphyre (234-ca 305), disciple et éditeur de Plotin, la *Lettre à Marcella* a été définie comme « *le testament spirituel du paganisme* » par le P. Festugière, auteur d'une traduction publiée en 1944 dans son ouvrage *Trois dévots païens* (réédité en 1998, Paris, Arfuyen). Il s'agit d'une lettre de consolation qui devient vite un protreptique à la philosophie adressé par Porphyre à Marcella, épousée tardivement, veuve d'un philosophe ami de Porphyre – dont le nom est inconnu – et mère d'une nombreuse famille. La *Lettre* a été plusieurs fois éditée, traduite et commentée, notamment par Édouard des Places dans la Collection des Universités de France en compagnie de la *Vie de Pythagore* (Paris 1982 : l'introduction des p. 89-102, notamment, est toujours instructive), et par Walter Pötscher (*Porphyrios. Πρὸς Μαρκέλλαν*, dans la collection « Philosophia Antiqua », vol. 15, Leyde, Brill, 1969, pp. 142) ; Pötscher l'a savamment commentée et a mis en évidence le premier son contenu philosophique et son argumentation. Ce petit texte non technique, d'une réelle importance pour la connaissance de la philosophie tardo-antique et de ce que l'on peut appeler le « néoplatonisme vécu », est une véritable pépite, un texte militant qui illustre un dernier éclat du rationalisme grec au tournant des III^e et IV^e siècles : le grand mérite du travail de J.-F. Pradeau est de mettre en valeur cette dimension essentielle. La *Lettre* est ici à nouveau éditée et traduite en français – la traduction reprenant celle qui a été publiée parallèlement par l'auteur dans la collection Garnier-Flammarion en 2023. Le texte, assez bref (p. 44-75, avec la traduction), est soigneusement commenté à l'aide d'une introduction substantielle (p. 1-39) et d'un appareil de notes claires et informées (p. 76-118) suivi d'une annexe (p. 119-128), d'une bibliographie (p. 129-139) et de précieux index (p. 140-148) qui permettent en particulier de circuler dans les nombreuses références aux ouvrages de Plotin et de Porphyre.

La *Lettre* a été vite oubliée, dès l'Antiquité, et ne fut redécouverte qu'au XIX^e siècle. Elle est conservée – s'achevant sur une dernière phrase mutilée – dans un manuscrit *miscellaneus* du milieu du XV^e siècle et a été repérée par Angelo Mai, alors bibliothécaire à l'Ambrosienne. L'édition est ainsi basée sur l'*Ambrosianus* Q 13 sup. (gr. 667), f. 215^r-222^v, dont un spécimen d'écriture est donné dans l'édition de W. Pötscher : le copiste de ces folios, enregistré dans la base Πίνακες, est Georgios Dishypatos Galèsiôtès (Γεώργιος Δισύπατος Γαλησιώτης actif au XV^e siècle) d'après l'identification donnée par C. Mazzuchi, « Un inedito opuscolo greco autografo di Ciriaco d'Ancona sulle antiche magistrature romane », *Italia Medioevale e Umanistica*, 55, 2014, p. 291-302, spéc. p. 292 et 294. Selon Mazzuchi le manuscrit est dû à douze copistes différents et a probablement été écrit dans le cercle de Bessarion à partir de matériaux provenant de Mistra. Il

est intéressant pour la tradition du texte d'ajouter que Jacques-Hubert Sautel, de la Section grecque de l'IRHT, a repéré un autre témoin – ces deux manuscrits comportant par ailleurs l'Épitomé des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse. Il s'agit de l'*Ambrosianus* A 80 sup. (gr. 17), dans lequel Dieter Harlfinger (*Die Textgeschichte der pseudo-aristotelischen Schrift 'Peri atomon grammon'*, Amsterdam 1971, p. 418) avait reconnu la main de l'*Anonymus 10* [identifié depuis à Dionysios Sinates – attesté dans le dernier quart du XV^e siècle – par C. Giacomelli et D. Speranzi, « Dispersi e ritrovati. Gli “Oracoli caldaici”, Marsilio Ficino e Gregorio (iero)monaco », *Scripta*, 12, 2019, p. 113-142, p. 123] : ce manuscrit A 80 sup., qui n'est pas connu des derniers éditeurs (Pötscher, des Places, Pradeau), présente quelques extraits au f. 353^r (« *excerpta quinque cum lacunis* », selon la base Πίνακες qui donne les références à l'édition des Places : 6,12 ; 7,12-20 ; 8,9-11 ; 9,5-9 ; 11,9-12,8) ; d'après le filigrane du papier, la copie est attribuable à la fin des années 1470. Sur ces deux manuscrits de l'Ambrosienne (ainsi que sur la fortune de la *Lettre* à partir des éditions d'Angelo Mai), on lira l'étude approfondie de Carla Castelli, « Porfirio in Ambrosiana. Due note sulla *Lettera a Marcella* », dans M. Prada-G. Sergio (dir.), *Italiani di Milano. Studi in onore di Silvia Morgana* (Consonanze 8), Milan, Ledizioni, 2017, p. 47-57 (p. 51 n. 37 pour les références des fragments de l'*Ambrosianus* A 80 sup., et n. 39 sur l'identification du copiste). Les extraits de l'*Ambrosianus* A 80 sup. n'apportent rien à l'édition du texte, qui au ch.12, ligne 4, doit bien être corrigé en εὐκτέον contre les leçons fautives des deux manuscrits, qu'il n'est pas possible de situer stemmatiquement l'un par rapport à l'autre (εὐεκταῖον *Ambr.* Q 13 sup., εὐκταῖον *Ambr.* A 80 sup.). C. Castelli suggère que le contenu de la *Lettre* doit être mis en relation avec « l'intéresse dell'ambiente di Giorgio Gemisto Pletone per la conservazione della tradizione filosofico-sapienziale antica » (p. 53), et c'est alors au milieu néoplatonicien de Pléthon, que l'on devrait la conservation de ce texte de Porphyre : or les matériaux rassemblés dans l'*Ambrosianus* Q 13 sup. semblent provenir eux aussi du milieu de Mistra (selon Mazzuchi), et les deux *Ambrosiani*, fait intéressant, contiennent l'un et l'autre le commentaire long de Pléthon aux *Oracles Chaldaïques*. Voir à ce sujet Brigitte Tambrun-Krasker, éd. *Μαγικά λόγια τῶν ἀπὸ Ζωροάστρου μάγων. Γεωργίου Γεμιστοῦ Πλήθωνος ἐξήγησις εἰς τὰ αὐτὰ λόγια. Oracles chaldaïques. Recension de Georges Gémiste Pléthon*, Athènes-Paris-Bruxelles 1995, p. XXXIX-XL et aussi p. XLI-XLII où il est indiqué que le Q 13 sup. lui-même est pour ce texte une copie du *Laurentianus* 80, 24. Or selon les indications de la base Πίνακες ce *Laurentianus*, qui a appartenu à Francesco Filefo, contient plusieurs œuvres de Pléthon, et l'on a reconnu dans une section (f. 1-90^v) la main de Jean Eugénikos frère de Marc d'Éphèse et proche de Pléthon. Brigitte Tambrun-Krasker, que je remercie, me fait remarquer, *per litteras*, que l'on peut « penser que des copies des *Oracles* et du *Commentaire de Pléthon* ont été faites à Florence à l'époque du concile [*le Concile d'Union, 1438-1439*] car le sujet (Platon disciple des mages) intéressait Cosme de Médicis ». La question des relations entre ces manuscrits demanderait nombre de vérifications et une étude plus approfondie, mais l'hypothèse selon laquelle la *Lettre à Marcella* nous a été conservée par le cercle néoplatonicien de Pléthon mérite considération.

J.-F. Pradeau a travaillé à partir des éditions données par Angelo Mai (1^{ère} édition Milan 1816 et Rome 1831 [Mai³]), August Nauck (l'éditeur des fragments des Tragiques grecs, à qui l'on doit deux éditions de la *Lettre*, chez Teubner 1860 et 1886 [= Nauck²]) et Walter Pötscher (1969). La collation du manuscrit par Gottfried Kinkel, publiée par Richard Volkmann, « Observationes Miscellae. II », dans *Städtisches Evangelisches Gymnasium zu Jauer* 8 (1873), p. 1-21 (p. 7-11) est aussi prise en compte. L'édition, comme il est naturel dans le cas d'un texte conservé dans un seul manuscrit, cite, discute, adopte, refuse nombre de choix et de conjectures proposés par ses prédécesseurs, donnant ainsi une vue complète de la tradition éditoriale et préférant la fidélité au manuscrit – jusque dans la ponctuation lorsque cela fait sens – aux conjectures et corrections auxquelles était encline la deuxième édition de Nauck (Nauck²) donnée en 1886, et suivie le plus souvent par des Places de préférence à l'édition Pötscher. Un double appareil permet de repérer les sentences citées ou adaptées par Porphyre, ainsi que 17 « fragments » d'Épicure (voir *infra*). La liste des sigles et abréviations (p. 42-43) et la bibliographie finale (p. 129-131) offrent un panorama complet des éditions depuis celle d'Angelo Mai en 1816 (on se reportera aussi, sur les éditions, les traductions et les recherches menées sur le matériel gnomique à l'Introduction de des Places et à l'article de Carla Castelli qui

rappelle p. 50 les travaux de Thomas Taylor [1820] et de Johann Gildemeister [*Hermes*, 4, 1870, p. 81-98]). J.-F. Pradeau donne également un état des traductions en langues modernes (notamment en français et en italien), qui montrent l'intérêt porté à ce texte depuis Marie-Nicolas Bouillet (1864), et mentionne la bonne traduction annotée donnée en 2019 par Arnaud Perrot dans la collection « Classiques en poche », aux Belles-Lettres.

La date de rédaction de la *Lettre* est inconnue mais c'est sans doute l'un des derniers ouvrages de Porphyre, rédigé dans sa vieillesse (littéralement : alors qu'il « inclinait vers la vieillesse », μοι ... εἰς τὸ γῆρας ἀποκλίναντι), peut-être après (?) la grande entreprise d'édition des traités de Plotin et la rédaction de la *Vie de Plotin*. Porphyre s'y adresse à son épouse pour la guider sur le chemin de la vertu, en vue de la remontée vers le dieu. On sait que la pratique de philosophie était courante parmi les femmes qui vivaient dans l'entourage de Plotin. Mais par-delà la personne singulière de Marcella, l'ouvrage est destiné à tous les lecteurs qui veulent vivre une vie philosophique selon la raison ; ce n'est donc pas seulement une lettre personnelle, mais une lettre de portée générale, ouverte à des destinataires cultivés. Porphyre s'adresse à son épouse comme un maître à une disciple, et il cherche à la consoler au moment où il la quitte, après tout juste dix mois de vie conjugale, pour une mission « à l'appel des Grecs », mission à laquelle il fait une simple allusion (καλούσης δὲ τῆς τῶν Ἑλλήνων χρείας καὶ τῶν θεῶν συνεπειγόντων, « Mais alors que le service des Grecs appelait et que les dieux eux aussi devenaient pressants », ch. 4, ligne 6) : une interprétation romanesque et purement spéculative (réfutée notamment par R. Goulet) veut qu'il ait été appelé par l'empereur Dioclétien qui préparait à Nicomédie ses persécutions contre les chrétiens durant l'hiver 302-303, Porphyre ayant dans cette hypothèse (suivie par des Places) contribué à la dimension idéologique de la persécution ; mais peut-être est-il tout simplement parti pour venir en aide à l'école platonicienne, à Athènes ou à Rome, au service, donc, de la philosophie (p. 29-30 et p. 80-81). La critique de la « croyance irrationnelle » (ἄλογος πίστις, ch. 23, ligne 3) qui ne peut aucunement conduire au dieu, et la mention d'une tétrade d'origine chaldaïque « foi, vérité, amour, espoir (ou espérance) » (πίστις, ἀλήθεια, ἔρως, ἐλπίς, ch. 24, ligne 6 [= *Oracles Chaldaïques* 46 et 47 des Places]) arrachée à tout contexte rituel et réinterprétée dans le sens d'une exhortation éthique à la vie bonne, et à laquelle plusieurs études ont été consacrées (voir la note 99 p. 105-106, et aussi la n. 92 p. 103-104, ainsi que Karin Alt, « Glaube, Wahrheit, Liebe, Hoffnung bei Porphyrios », dans aa. vv., *Die Weltlichkeit des Glaubens in der Alten Kirche. Festschrift für Ulrich Wickert*, Berlin 1997, p. 25-43), comportent très probablement une intention anti-chrétienne qui s'insère dans le projet global de défense de la vie philosophique.

L'introduction, pédagogique, rédigée d'un style alerte et fondée sur une riche bibliographie (voir toujours la notice fondamentale « Porphyre de Tyr », P 263, dans R. Goulet [dir.], *Dictionnaire des Philosophes antiques*, Vb, Paris 2012, p. 1289-1468, spéc. p. 1296-1297, p. 1308-1310, p. 1323-1324 ; et la notice de R. Goulet, « Marcella », M 23a, *DPhA*, IV, Paris 2005, p. 257-258), présente la vie et l'œuvre de Porphyre (p. 1-13) en discutant des questions d'interprétation délicate (comme l'épisode de la mélancolie de Porphyre, son conflit doctrinal avec Plotin au sujet de l'interprétation des *Catégories* d'Aristote, ou les conséquences de l'assassinat de l'empereur Gallien). Elle fait le point sur le platonisme de Porphyre (comme *historien* de la tradition platonicienne et défenseur de la rationalité philosophique contre le tournant théurgique de Jamblique), sur la forme de cette lettre philosophique (un texte « militant » qui exhorte à la pratique de la vie philosophique, c'est-à-dire la vie selon l'intellect, dans la pureté et la piété rationnelle, en vue d'une élévation vers l'intelligible et vers le divin), sur la personnalité de la destinataire (Marcella, est une *femme philosophe* capable de vivre une vie intellectuelle et de se déprendre d'une attention excessive aux besoins et désirs du corps, engagée aussi dans l'éducation de ses enfants), et sur les liens entre la *Lettre* et les recueils de sentences dans l'Antiquité (p. 18-24, voir *infra*). Elle présente les thèmes philosophiques majeurs : le devoir d'« honorer les dieux » non par les sacrifices mais par la philosophie comme savoir et connaissance de la nature divine, les cultes traditionnels pouvant être respectés mais le véritable temple de la divinité étant la pensée dans l'âme (p. 24-25) ; le « retour » de l'âme vers sa patrie véritable, loin des affections corporelles, par la vertu et la

connaissance qui conduisent à l'assimilation au dieu (p. 25-27) ; ou encore la philosophie comme « science divine », la pure connaissance intellectuelle de la nature divine – et non les rituels théurgiques – conduisant à l'assimilation à dieu (p. 27-29). La véritable piété est philosophique et elle est rationnelle : « *Porphyre défend [...] le rationalisme philosophique de Plotin et une foi en la philosophie qui vont être balayés par le succès des thèses de Jamblique. Si la Lettre est bien une défense de la philosophie, elle l'est aussi comme un manifeste dirigé contre cette théurgie que Porphyre tient pour un renoncement* » (p. 28).

Sur le modèle du schéma doctrinal issu du *Traité 19* (I, 2) de Plotin *Sur les vertus*, et formalisé dans la *Sentence 32* de Porphyre lui-même – qui distingue entre vertus civiques ou politiques, vertus cathartiques ou purificatrices, vertus théorétiques ou contemplatives et vertus paradigmatiques qui sont les modèles des vertus dans l'intellect –, la voie de l'assimilation au dieu (cf. Platon, *Théétète*, 176 b-c) est scandée dans la *Lettre* par trois étapes qui consistent en la connaissance et l'observation de *lois*, soit successivement : les lois conventionnelles de la cité (qui garantissent l'existence et la cohésion de la communauté), la loi de la nature (qui régit la maîtrise des désirs et la discipline des besoins corporels) et la loi divine qui « *a été faite grâce à la vérité des notions qui sont dans les âmes rationnelles* » et qui permet d'atteindre les plus hautes vertus en vivant une vie intellectuelle et pieuse ; ces trois lois se succèdent les unes aux autres (p. 30-33). Ce qui est notable dans ce cheminement vertueux, c'est que Porphyre accorde un rôle à l'éthique épicurienne présentée comme un « tremplin » vers les vertus platoniciennes dans la mesure où elle prescrit de suivre la nature et invite à l'abstinence et à s'en tenir aux plaisirs naturels nécessaires (p. 33-36 ; note 102 p. 107-109 ; note 121 p. 113 *etc.*). Hermann Usener, qui informa Nauck (Nauck¹ 1860, Nauck² 1886), n'a pas hésité à relever et à considérer comme étant d'Épicure des « fragments » qu'il intégra à son recueil *Epicurea* (Leipzig, Teubner, 1887, voir Praefatio p. LVIII-LX et l'Index Fontium p. 436). La question est philologiquement discutée (p. 34-35 et n. 75), mais J.-F. Pradeau souligne le fait que Porphyre, « *dans les chap. 27 à 31 de la Lettre remémore à Marcella une série de préceptes ou d'enseignement épicuriens, afin de lui rappeler que la nature elle aussi nous invite à l'absence de trouble et à l'abstinence, qui sont les conditions pour l'âme de son affranchissement* » (p. 34). Dans la perspective d'une exhortation à la philosophie, et en dépit de la faiblesse philosophique prêtée à l'épicurisme, « *la remontée de l'âme vers l'intelligible platonicien peut se servir comme d'un tremplin du naturalisme éthique des épicuriens* » (*ibid.*). Cet appel à l'épicurisme dans le traitement de la loi de la nature est remarquable.

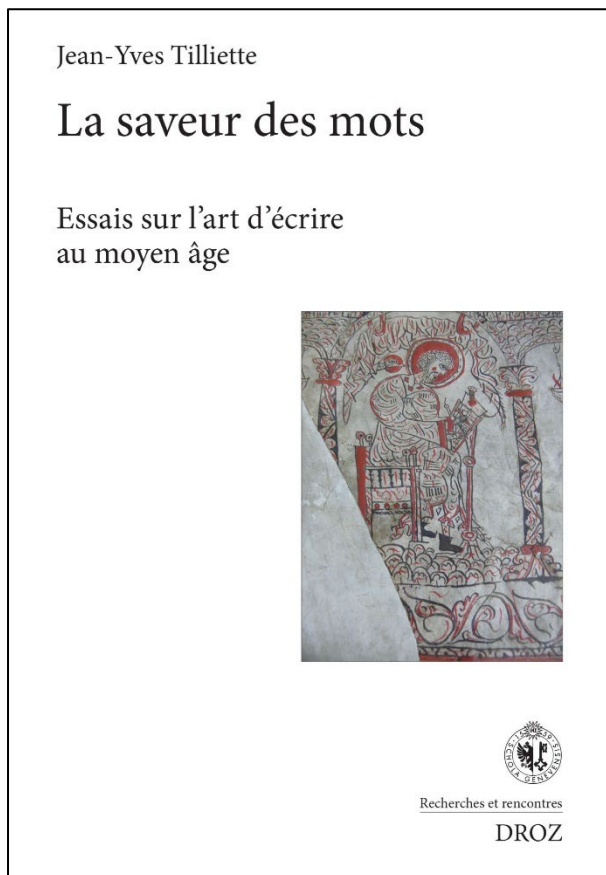
La *Lettre à Marcella* est connue des philologues, et se distingue de la plupart des autres lettres philosophiques anciennes que nous avons conservées, par le fait qu'elle contient aussi, en particulier dans les chapitres 11 à 16, un grand nombre de sentences – une cinquantaine portant essentiellement sur le retour vers le dieu et les bienfaits de la vertu – que l'on retrouve dans d'autres florilèges anciens, païens et chrétiens. Elle constitue, comme l'abondante collection des *Sentences de Sextus* qui date probablement de la fin du II^e s. après J.-C. (et qui a été éditée et étudiée par Henry Chadwick, Cambridge 1959, et Walter T. Wilson, *The Sentences of Sextus*, Atlanta 2012), un jalon dans l'histoire de la littérature gnomique. Le volume étudie (aux p. 18-24, on l'a déjà signalé), les sentences de la *Lettre* dans le cadre plus général de la littérature gnomique des II^e-III^e siècles. Il présente en particulier aux p. 119-127 une excellente annexe qui à l'aide d'un tableau très clair, et après d'autres éditeurs (comme Nauck², Leipzig, Teubner 1886, p. XVIII-XX ; K. Gass, *In epistula ad Marcellam quibus fontibus et quomodo eis usus sit*, Bonn 1927, ou H. Chadwick p. 144 *ss.*, cf. l'Introduction de des Places, CUF, p. 99-100, et son *Index fontium, parallelorum et testium* p. 145-150), compare ces sentences – en des rédactions semblables mais non identiques – à la collection de Sextus, au recueil des *Sentences pythagoriciennes* et au recueil, également pythagorisant, attribué à Clitarque, un auteur inconnu, peut-être antérieur à Sextus, qui ne semble attesté que par les titres donnés par le *Vaticanus graecus* 1144 [XV^e s.] (titre : ἐκ τῶν Κλειτάρχου πραγματικῶν χρειῶν συναγωγή) et le *Parisinus graecus* 1168 [XIII^e s.] (titre : Κλειτάρχου). De même sont récapitulés p. 128 les 17 « fragments » d'Épicure identifiés comme tels par Usener dans les chapitres 27-31 consacrés à la loi de la nature. On sait l'importance de la mémorisation et de l'assimilation des maximes, apophtegmes et autres formules brèves et frappantes pour la pratique de la vie

morale dans l'Antiquité, et la *Lettre à Marcella* offre un exemple typique de leur rôle et de leur efficacité dans la direction spirituelle. Le caractère litanique du style de la *Lettre*, saturé de telles formules, garantit une efficacité psychagogique et relève d'un subtil travail littéraire ordonné à la direction de conscience, les formes brèves, stylistiquement ciselées, s'offrant à la remémoration et à la rumination, c'est-à-dire à une assimilation par l'âme de la destinataire – et au-delà, par l'âme de *tous* les destinataires. L'âme est ainsi modifiée et conduite vers un état supérieur.

Le plan de la *Lettre* n'apparaît pas facilement à la première lecture, et l'on a longtemps considéré que les sentences s'y enchaînent sans une logique claire, la recherche s'étant très souvent concentrée sur cet aspect du texte, considéré comme un réservoir de citations. Le mérite de J.-F. Pradeau est de se situer dans le prolongement de l'étude pionnière de W. Pötscher (*Die Kompositionsfrage...*, p. 103-140), très brièvement résumée par des Places (aux p. 100-101 du volume de la CUF), et de dégager avec netteté, aux p. 36-37, l'argumentation ferme qui anime une exhortation à réaliser le *telos* platonicien de la vie, et la finalité de ce protreptique : la remontée vers le dieu, principe et fin de la vertu humaine. La philosophie est le véritable culte divin dans l'intériorité de l'âme. La mise en évidence d'un plan progressif conduit ainsi à ne plus considérer la *Lettre* comme un simple recueil de maximes, dont la cohérence et la structure ont longtemps échappé aux lecteurs (p. 23), mais à y reconnaître un protocole psychagogique. La philosophie néoplatonicienne sert de cadre à l'agencement des maximes et sentences et en absorbe le vocabulaire, tout en étant très présente comme le montre l'index des notions et termes grecs en fin de volume (p. 141-142) : elle s'incarne avec simplicité en un *mode de vie*, un βίος, dont le programme de réalisation est offert idéalement à Marcella et à tous les lecteurs, et l'on ne peut que souscrire à la formule déjà citée du P. Festugière – même si Porphyre voulait offrir non pas un « testament », mais un programme de vie tourné vers le futur. Ainsi, comme document d'histoire sociale et culturelle, la *Lettre* est un texte important pour comprendre un idéal existentiel proposé aux païens des III^e-IV^e siècles. Elle retiendra à ce titre l'attention des historiens de l'Empire romain tardif, qui seront aussi intéressés, dans l'ordre de la pratique sociale, par l'injonction finale (ch. 35) faite à Marcella – comme maîtresse de maison – à se comporter avec justice (μη ἀδικεῖν) et modération avec les serviteurs (οἰκέται), sans abuser de leurs services (Marcella doit s'entraîner à αὐτοσυργεῖν, « se servir elle-même »). Il faut aussi selon Porphyre honorer les serviteurs les plus méritants (τιμῆς μεταδίδου τοῖς βελτίοισιν, « accorde aux meilleurs une part d'honneur »). Et la *Lettre* dans l'état qui nous a été conservé s'achève par une exhortation plus générale – empruntée à Sextus [371] et aux *Sentences pythagoriciennes* [Sent. Pyth. 51] – à la *philanthropie* comme socle de la piété authentique : οὐκ ἔστ' ὅπως γὰρ οὖν ἄνθρωπον ἀδικοῦντα σέβειν θεόν· ἀλλὰ 'κρηπίς εὐσεβείας σοι νομιζέσθω ἢ φιλανθρωπία', « Car il n'est pas possible que celui qui commet une injustice contre un homme puisse vénérer le dieu. Mais “au fondement de la piété, place l'amour des hommes” ».

On se réjouit de voir réédité, traduit et commenté dans la collection de référence « Philosophia Antiqua », un texte caractéristique de l'Antiquité tardive, qui propose une éthique philosophique rationnelle et païenne, une véritable manière *grecque* de gouverner son existence en des temps de basculement où la position de Porphyre était cernée par le christianisme d'un côté, le tournant théurgique du néoplatonisme, de l'autre. Le rationalisme est ici essentiel, et l'on rappellera que l'édition porphyrienne des traités de Plotin en *Ennéades* fut par ailleurs – en consonance avec les arguments de la *Lettre à Anébon* – une véritable défense et illustration de la Philosophie contre le projet théurgique de Jamblique, ainsi que l'a brillamment suggéré, de façon convaincante, H.D. Saffrey (« Pourquoi Porphyre a-t-il édité Plotin ? Réponse provisoire », dans L. Brisson *et al.*, *Porphyre. La 'Vie de Plotin'*, Paris, II, 1992, p. 31-64, v. p. 49-56) : l'on doit reconnaître une cohérence entre les grands travaux de Porphyre et une éthique pratique, d'apparence plus humble, qui enseigne comment se diviniser par l'exercice de la raison et de l'intellect. Un écho précis s'établit entre le point culminant de l'œuvre de Plotin selon l'édition porphyrienne des *Ennéades* (VI, 9 [Traité 9], ch. 11), qui fait du philosophe platonicien le véritable « prêtre savant » (σοφὸς ἱερεὺς [11. 28]), et la formule finale du ch. 16 de la *Lettre*, qui résonne aussi comme une critique de Jamblique : Μόνος οὖν ἱερεὺς ὁ σοφός, μόνος θεοφιλής,

μόνος εἰδὼς εὐχασθαι, « Seul le savant est prêtre, seul il est ami du dieu, seul il sait prier » (voir les notes 72 et 48 de Pradeau ; le *De abstinentia*, II, 49 ; le fragment 274F Smith [p. 310-311] du Περὶ τοῦ γνῶθι σαυτόν ; et H.D. Saffrey, *Porphyre. Lettre à Anébon l'Égyptien*, Paris, CUF, 2012, p. XXVII-XXX, XLV). C'est la plus pure expression de la religion philosophique platonicienne. »



M. Jean-Yves TILLIETTE, *La saveur des mots. Essais sur l'art d'écrire au moyen âge* (Genève, Droz, Recherches et rencontres, 39, 2024).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Jean-Yves TILLIETTE, *La saveur des mots. Essais sur l'art d'écrire au moyen âge*, Genève, Droz, 2024 (Recherches et rencontres, 39).

Depuis son livre sur la *Poetria nova* de Geoffroi de Vinsauf, voilà vingt ans, Jean-Yves TILLIETTE a continué à creuser son intuition première : la beauté du langage a une fonction éthique et herméneutique. Les essais nés de ce cheminement sont ici regroupés en une suite qui permet de retrouver au fil du temps les témoignages d'une conception du langage, chez des auteurs éblouis par ce qu'ils peuvent réaliser avec des mots, sensibles à leur saveur qui est, il nous le rappelle d'après l'étymologie (*sapere*), à la fois goût et

savoir. Seuls les êtres superficiels s'en tiennent à leur surface cliquetante, les autres cherchent à leur faire exprimer l'indicible, en des réalisations qui peuvent varier selon les langues et les époques, mais qui témoignent d'un besoin récurrent dans notre histoire poétique.

Jean-Yves TILLIETTE s'attache donc à explorer prudemment la fragile ligne de faite entre le jeu verbal et le galimatias, et à faire reculer nos préjugés contre les fêtes de la parole. En cette épopée du langage, selon le fil d'un idéal poétique qu'il retrouve du début de notre ère, en latin, jusqu'aux efflorescences symbolistes en français, il jette des ponts où se manifeste la recherche du sens et de la transcendance à travers la saveur des mots, qui fait la différence entre la poésie et le clinquant. Le Moyen Âge de J.-Y. TILLIETTE ne se morfond pas seul dans une réserve, il préfigure et cousine. Ainsi les *Hisperica famina* et Saint-John-Perse ou Joyce, Raban Maur et Mallarmé, Adam de Saint-Victor et Baudelaire, mis face à face et en écho, gagnent un singulier relief. Ainsi s'éclaire une page de la vaste histoire de la poésie éternelle.

Habitué à la logique du syllogisme, il nous faut nous replonger dans le monde de l'analogie et de sa force signifiante, qui justifie la royauté des mots, de leur sonorité, de leur saveur. Ainsi la métaphore (p. 285), réalisation parmi d'autres du transfert sémantique (*translatio*) ardemment recherché, joue de la puissance cognitive de l'image qui se fait révélation.

Le vers a quelque chose de divin, assurent parfois les poètes médiévaux. La contrainte métrique est la voie étroite qui permet d'accéder au paradis, donc à la transcendance. Les difficultés de la prosodie dactylique, si peu adaptée à la langue latine, leur sert d'ascèse méritoire, à travers laquelle, effectivement, certains ont réussi à s'envoler. Et la création néologique, à partir du grec mais aussi par les dénominatifs verbaux qui dynamisent le lexique, leur a semblé analogue à l'œuvre initiale de la Création par le Verbe, une participation auxiliaire en quelque sorte.

Mises en série presque chronologique, ces analyses de différents « efforts pour façonner l'indicible » montrent pleinement leur cohérence. S'appuyant indifféremment sur les trois mises en forme possibles, prose, mètre et rythme, J.-Y. TILLIETTE y lit successivement la domination de la grammaire qui donne les outils par imprégnation des modèles, et les voies nouvelles offertes par la domination de la rhétorique à partir du XII^e siècle.

En mise-en-bouche, la débauche d'invention lexicale et l'emphase des *Hisperica famina* est interprétée comme la conquête jubilatoire d'un langage par ces locuteurs non-natifs que sont les Irlandais, pour donner une forme prestigieuse à la réalité, par les mots rares et coruscants.

Sous le titre de *Technopaegnia*, sont analysés ensuite des tours de force comme le tautogramme d'Hucbald de Saint-Amand sur les chauves à l'époque carolingienne (tous les 744 mots du poème commençant par la même lettre), les acrostiches, anadiploses, équivoques d'une certaine pédagogie ludique, les effets spéciaux spécialement fréquents dans la poésie mariale en français, enfin le tour de force prodigieux du *De laudibus sanctæ crucis* de Raban Maur, où la rigueur absolue de la place de chaque mot et de chaque lettre surdétermine la composition. Et ce dernier exemple de *carmen figuratum*, parce qu'il tend à la plénitude du sens en inscrivant dans la matière la nécessité de l'Être divin, et de la création en offrant à Dieu l'œuvre la plus belle qu'il soit, où le verbe se fait image, couleur, rythme et son comme le Verbe se fait chair, aide à comprendre dans les autres aspects envisagés l'ivresse de la langue lorsqu'elle se contorsionne pour aller au-delà d'elle-même.

Les arts poétiques de la fin du XII^e siècle permettent de reprendre à nouveaux frais les distinctions entre poésie, prose, prosimètre, vers métrique ou rythmique, et de montrer que la poétique à travers ses différentes réalisations est surtout orientée, à travers des règles qui ne sont que fonctionnelles, vers la quête de la connaissance spirituelle. Et qu'en jaillit de temps en temps, comme chez Hugues Primat inventant avec des rythmes novateurs une lyrique plus personnelle, ce que nous reconnaissons avec nos propres catégories comme une poésie vraie.

Vers ou prose sont donc deux modèles reconnus mais ambigus dans leurs contours, que J.-Y. TILLIETTE met face à face par l'*opus geminum* pour analyser le latin de la poésie médiévale : création verbale, formulaire dû aux contraintes métriques, mais richesse des connotations allusives permises par ce même formulaire, recherche des symétries, parallélismes et échos, dont la rime, qui structurent la langue poétique, esthétique de la juxtaposition qui tend à faire des unités linguistiques, vers, distique ou strophe, des ensembles clos, pleins et parfaits : même les schémas métriques classiques sont envahis par les effets sonores, la tendance à la symétrie, la surabondance d'images qui prévalent en poésie rythmique et d'ailleurs aussi en prose d'art.

Fidélités et ruptures : la création littéraire est l'héritière d'une tradition, dont les médiévaux reconnaissent cet héritage avec parfois un certain purisme. L'*imitatio* est alors un principe esthétique valorisant, ici exploré en toutes ses nuances et adaptations : adaptation aux besoins actuels des préceptes rhétoriques, détournement de contexte. Les retrouvailles de la mémoire avec la découverte d'inflexions neuves suscitent le jeu sur le même et l'autre qu'est la réutilisation allusive, qui surdétermine l'effet de signification en ajoutant de la profondeur et des liens mémoriels, en une confrontation révérencieuse avec un modèle qui fascine. Ce qui n'empêche pas les détournements ironiques, ni la conscience d'avoir à opérer la *translatio* des mots antiques vers un nouvel horizon d'attente.

Les réécritures lyriques des vies de saints aux XII^e et XIII^e siècle, hymnes et séquences, combinent la paraphrase et l'allusion en transformant leur matériau par la rhétorique, dans une abondance de figures de mots et d'images. La narration, fragmentée en strophes, s'embellit d'ornements qui creusent dans le registre du sensible la signification spirituelle.

Au XI^e siècle, le clerc milanais Anselme de Besate démarque la *Psychomachie* par une *Rhétorimachie* où les combats sont des discours : des controverses contre un sien cousin, insulté, ridiculisé dans son savoir littéraire et ses mœurs libidineuses, et accusé de magie. Ce *sermo jocosus* hilarant et méchant devait servir à enseigner les arts du trivium et peut-être l'éloquence pratique dans une Italie du Nord en cours d'urbanisation. Didactique, ludique, parodique, déconcertant en tout cas, ce texte bouffon et débridé nous renseigne peut-être sur les contradictions et déchirements de l'époque de la querelle des investitures.

L'autobiographie en vers, qui ouvre la voie au lyrisme personnel, est représentée par Hildebert de Lavardin et Hugues Primat. L'exil en Angleterre du premier, en 1099-1100, est une élégie sur les inconstances de Fortune, l'injustice de sa condamnation et les dangers du passage de la Manche, qui s'épanouit en méditation sur l'humaine finitude et la navigation périlleuse qu'est l'existence : l'effort de stylisation de la mise en distiques élégiaques le rapproche des grands exilés, Ovide, Boèce et Job, et son épreuve est le point de départ de sa méditation. Quant à Hugues Primat, le récit de ses malheurs est une chanson de repentir et l'événement biographique métaphorise l'acquiescement au mal. Les drames personnels renvoient l'individu à l'homme universel.

Poète complet, Gautier de Châtillon a chanté Alexandre en hexamètres et vilipendé les abus du temps en vers rythmiques ; les deux volets de son œuvre témoignent de l'emprise grandissante de la rhétorique, sous forme des figures et notamment la paronomase, qui lui permet de suggérer que les mots, par leur effet de son et de sens, disent la réalité substantielle de la chose. Le rêve de retrouver la plénitude de la langue adamique, où les mots sont exactement adéquats aux choses, n'est pas encore véritablement éteint.

Pour illustrer l'art poétique de Philippe le Chancelier, suffisent quatre mots d'un de ses lais pour Marie, dont J.-Y. TILLIETTE propose une interprétation neuve (sur le mot *paries*, 'tu engendreras' ou 'paroi') en montrant que le passage résume toute l'histoire du salut, sans exclure les connotations à la fois classiques et exégétiques de la polysémie.

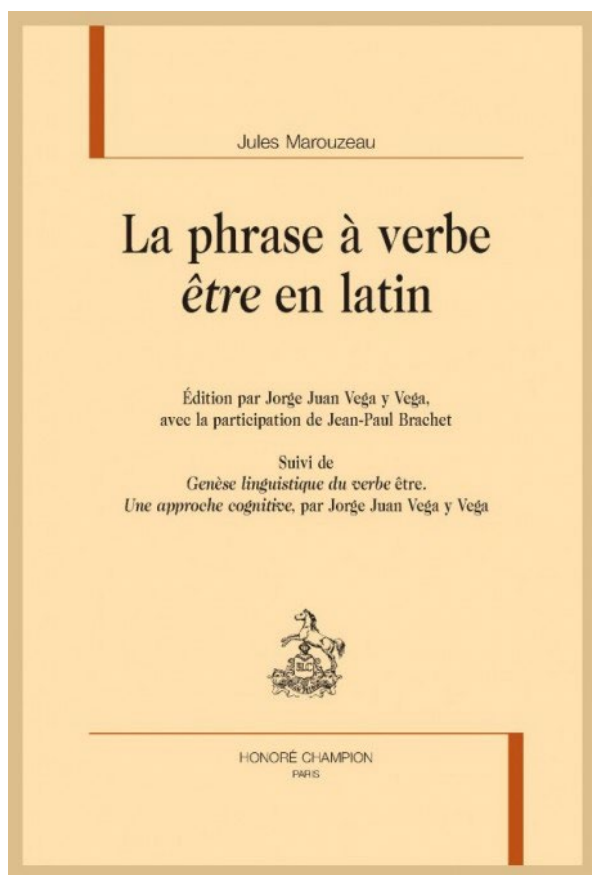
La *Rhetorica divina* de Guillaume d'Auvergne adapte les aspects les plus techniques du *De inventione* cicéronien à la prière, en en faisant une lutte oratoire pour obtenir le pardon ; pour cela il faut s'accuser soi-même, en enfreignant les principes défensifs recommandés par Cicéron.

Autre exemple de la subtilité avec laquelle l'héritage antique est pleinement assumé et en même temps consciemment adapté, et de l'infinie diversité de ces stratégies d'appropriation, la configuration intellectuelle qu'il nous fait découvrir chez Evrart l'Allemand et son *Laborintus*, grâce à une analyse neuve de sa célèbre liste de lectures : entremêlée avec l'ego-histoire élégiaque d'un grammairien inventif, une mise en abîme des arts poétiques précédents redistribue les différents genres poétiques en une progression dynamique, de l'intégration au discours en vers de la rhétorique, puis des prouesses de sonorité, jusqu'à l'expression lyrique de la louange divine.

Le recueil se clôt sur les lectures que le XIX^e siècle a opéré de ces textes, de la bibliothèque de des Esseintes décrite par Joris-Karl Huysmans au poème latin de Baudelaire, en passant par les décadents et les symbolistes, et l'on croise Rémy de Gourmont, Verlaine, Mallarmé et Claudel. La découverte du Moyen Âge par les décadents et les symbolistes se fondait sur des éditions incomplètes et des connaissances encore imparfaites, mais sur une attirance indubitable et des contresens féconds. On redécouvrait l'inventivité savoureuse, les vocables neufs et évocateurs par leur étrangeté, et le symbolisme analogique, avec d'autant plus de ferveur que l'esthétique classique les avait péremptoirement condamnés.

La finesse et la richesse de lecture de J.-Y. TILLIETTE sont une véritable leçon d'herméneutique. Les interprétations courantes sont renouvelées par cette compréhension en profondeur, nos anachronismes contemporains reculent devant un regard aussi profondément et lucidement empathique. »

Hommage de M. Marc Barratin, correspondant de l'Académie



M. Jorge Juan Vega y Vega, *La phrase à verbe être en latin*, édition de la thèse de Jules MAROUZEAU (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 1945-1964) (Paris, Honoré Champion, 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage intitulé *La phrase à verbe être en latin*, édition de la thèse de Jules MAROUZEAU par Jorge Juan Vega y Vega, avec la participation de Jean-Paul Brachet, suivi de *Genèse linguistique du verbe être, une approche cognitive*, par Jorge Juan Vega y Vega, Paris, Honoré Champion, 512 p.

Le centenaire de la Société des Études latines, en 2023, a attiré l'attention sur la personnalité de son fondateur, Jules MAROUZEAU (1878-1964), élu membre de l'AIBL en 1945. La Bibliothèque de Grammaire et de Linguistique de l'éditeur Honoré Champion nourrit cet intérêt par la publication d'un ouvrage dont l'élément central est la thèse de J. Marouzeau, *La phrase à verbe être en latin*, soutenue et publiée en 1910.

L'ouvrage dépasse largement le cadre de cette réédition. L'auteur, Jorge Juan Vega y Vega, Maître de Conférences (HDR) en langue française à l'Université de Las Palmas de Gran Canaria, a pour principal objet d'étude le verbe « être » en français. L'intérêt de cet objet d'étude relève de l'évidence, tant ce verbe est remarquable à la fois par sa fréquence, sa richesse morphologique, l'extrême variété de ses emplois, et, contrepoint surprenant, la fréquence de son ellipse. L'auteur examine ce verbe dans une diachronie longue, en l'inscrivant dans la continuité du latin. La thèse de J. MAROUZEAU s'inscrit d'autant plus aisément dans ce dispositif qu'elle n'est pas elle-même dépourvue d'une perspective diachronique : il y est soutenu que le verbe attributif latin n'est à l'origine qu'un mot vide de sens, dans la dépendance étroite de l'attribut, alors qu'à son point d'arrivée, en roman, ce n'est plus le cas – et l'un des objectifs de la thèse est d'en expliquer la raison. Cette perspective diachronique devient le fil rouge du présent volume, et le texte qu'il s'agit de rééditer forme l'étape initiale d'un parcours global conduisant en dernier ressort à une théorie linguistique générale du verbe « être ».

Dans ce cadre, la thèse de J. MAROUZEAU est actualisée, avec la traduction des éléments latins et un abondant appareil de notes critiques. Celles-ci replacent notamment les analyses de 1910 dans une histoire longue des conceptions linguistiques, et elles élargissent le point de vue initial, de nature essentiellement syntaxique et phrastique (ordre des mots, fonctions grammaticales spécifiques), en le réinterprétant dans une perspective sémantique et cognitive. Parfois, les positions de la thèse sont réorientées dans un sens plus radical. Par exemple, alors que J. MAROUZEAU partait de l'idée usuelle du verbe « être » comme dépourvu de sens, l'auteur attire plutôt l'attention au fil de ses notes sur le soin mis dans la thèse à trouver un équilibre entre ce dogme séculaire de la vacuité sémantique du verbe copule et sa dimension « significative » : il suggère que l'expression « vide de sens » ne veut pas dire que le verbe « être » copulatif n'ait aucun sens, mais plutôt que la racine la plus importante d'où il provient a de longue date perdu son sens originel.

Ces notes forment ainsi une sorte de pont entre la thèse de 1910 et la dernière partie du volume, c'est-à-dire la théorie linguistique générale du verbe « être », envisagée d'un point de vue cognitif.

Le texte même de J. MAROUZEAU (pp. 25-332) garde, plus d'un siècle après sa publication, tout son intérêt scientifique. Il s'ouvre par la critique d'un certain type d'analyse de l'ordre des mots, qui accorde une importance essentielle à telle ou telle place dans l'ensemble de la phrase : le latiniste montre que toutes sortes de contre-exemples viennent limiter la portée de ce genre d'études, et invitent plutôt à définir en priorité des groupes syntaxiques à l'intérieur desquels peuvent apparaître des alternances d'ordre significatives. Dans cette perspective, la copule doit être considérée par rapport à l'attribut, les deux termes formant groupe, et c'est à l'intérieur de ce groupe qu'il convient d'observer les variations d'ordre, en distinguant l'ordre habituel, attribut-copule, et l'ordre occasionnel, copule-attribut. La phrase attributive, qui dans le latin archaïque affecte à peu près constamment la forme sujet-attribut-copule, présente en roman dès les plus anciens textes l'intervention presque constante des deux derniers termes : *bonus est* devient *est bon*. Le pari méthodologique de J. Marouzeau, audacieux mais réussi, quoiqu'on l'ait contesté par la suite, est de voir l'origine de cette évolution, c'est-à-dire le « moment où la construction romane apparaît en latin dans sa nouveauté et avec sa véritable signification », dans les textes des auteurs comiques, Plaute et Térence, antérieurement à la fixation de la langue littéraire.

Les points forts de la thèse portent ainsi d'abord sur la constitution de la phrase attributive : le classement de ses différents types, sémantiques et syntaxiques, permet de rendre compte de la valeur des ordres qui y apparaissent, selon qu'il s'agit en premier lieu d'une attribution énonciative (*bonus est* [il est bon]) ; distinctive (*seruus sum* [<je ne suis pas son maître,> je suis son esclave]) ; affirmative (*fuit meum officium* [c'était mon devoir], avec mise en relief de la copule, considérée comme signe de l'affirmation) – et ce classement se développe avec les particularités propres aux subordonnées, aux interrogatives et négatives, à la disjonction. Après l'examen du verbe « être » comme verbe d'existence, qui fait apparaître le sujet comme formant groupe avec lui, comme l'attribut avec la copule, et l'étude des périphrases verbales du type *factus sum* ou *sum sciens*, un deuxième point fort est l'analyse de la phrase nominale pure, qui apparaît comme une survivance près d'être abolie dès les premiers textes, cependant que se développe à titre d'innovation, fréquente chez Térence, une phrase sans copule, formellement identique à la phrase nominale pure, mais sentie comme étrangère à l'usage courant, et de ce fait perçue comme procédé de style, choisie pour son expressivité.

Un certain nombre de spécificités phonétiques, métriques et accentuelles sont ensuite examinées, et notamment la place du verbe « être » dans le vers, où la soudure entre ce verbe et son « appartenant » (entendre : le sujet pour le verbe d'existence, l'attribut pour la copule) est particulièrement forte.

Dans un appendice historique, J. MAROUZEAU précise le rapport des groupes *factus est* et *est factus*. Face à l'ordre initial, *factus est*, l'ordre *est factus* apparaissait, avant la fixation de la langue littéraire, comme une innovation expressive qui gagnait sur l'ordre ancien – mais sans se généraliser, ce qui aurait entraîné la perte de sa valeur expressive. Après la constitution de la langue littéraire, choisir la tournure expressive, inversée, c'était choisir l'innovation, qui sans doute tendait à s'imposer dans la langue parlée : c'était le procédé de ceux que J. MAROUZEAU appelle les vulgarisants. Préférer l'ordre initial, c'était réagir contre une forme d'altération de la langue, et revenir aux usages d'autrefois : procédé d'archaïsants. L'évolution qui, jusqu'à la fin de la République, tendait à renverser l'ordre des termes de la phrase attributive, et qui était à ce moment-là tout près d'aboutir, fut ainsi faussée par la fixation de la langue littéraire et combattue par les amis de la vieille langue, mais se poursuivit dans la langue parlée pour aboutir à la naissance des langues romanes : tandis que le latin littéraire gardait jusqu'au bout *factus est*, c'est *est factus*, bientôt remplacé par *fuit factus*, qui conduisit au roman *fut fait*.

Dans l'histoire du verbe « être » que J. MAROUZEAU dessine en conclusion, la fonction originelle de ce verbe est attributive, mais dans un état de langue où l'attribution pouvait être exprimée par le simple énoncé

de l'attribut, de même que dans l'ablatif absolu *Caesare duce*. À côté de cette phrase nominale pure existait anciennement un autre type de phrase, dans lequel le verbe « être » était exprimé pour noter l'existence du sujet en tant que pourvu de telle ou telle attribution. L'attribut d'une proposition pareille était à l'origine une simple apposition au sujet, construite comme une sorte de supplément à la proposition, mais qui a pris le pas progressivement sur la notion d'existence, l'attribut lui-même, initialement subordonné par rapport à l'affirmation de l'existence, devenant l'élément principal. Un schéma du type « ces tendances sont en chacun de nous, vagues et inconscientes » passe ainsi au schéma « ces tendances sont vagues et inconscientes en chacun de nous » : l'affirmation de l'existence s'efface et laisse place à celle de l'attribut. De cette façon se constitue une seconde phrase attributive.

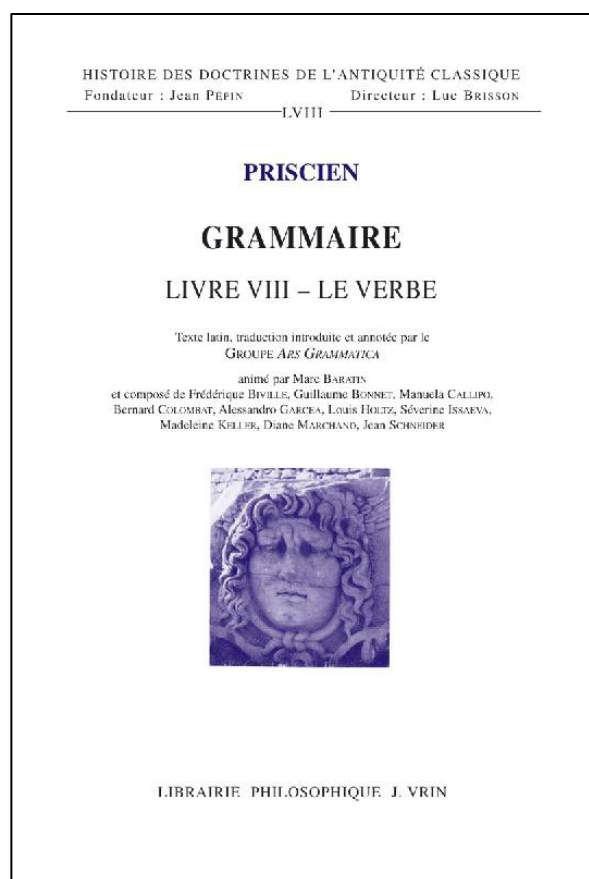
Quant à la copule originelle, elle évoluait également de son côté : dans nombre de cas la seule nécessité de marquer une nuance de l'attribution conduisait à accentuer cette copule, qui prenait le sens affirmatif de « ne pas laisser d'être », « être effectivement », cependant que le cadre de la phrase attributive s'élargissait lui-même, le verbe permettant d'exprimer des rapports d'appartenance, de lieu, de temps, de destination, etc. Dans chacun de ces cas, la contamination de la copule par le déterminant conduisait le verbe « être » à paraître porter lui-même les idées exprimées par le cas de ce déterminant, et finalement à paraître régir tel ou tel cas. La copule n'apparaît plus alors une dépendance de l'attribut, c'est au contraire l'attribut qui semble introduit par la copule, comme le régime est introduit par le verbe.

À la suite de la thèse de J. MAROUZEAU, et de l'éclairage apporté par l'appareil de notes (pp. 359-434), Jorge Juan Vega y Vega propose en guise de conclusion une genèse linguistique du verbe « être » selon une approche cognitive (pp. 435-488). L'objectif est d'élaborer un modèle global qui permette de déterminer les différents sens du verbe et sa distribution progressive. Cette approche est évidemment à l'opposé de la conception du verbe « être » comme unité relationnelle vide de sens. Il s'agit plutôt d'y voir plutôt une structure profonde de nature cognitive où des unités de sens se sont progressivement organisées en couches successives, articulant le monde logique et le monde physique. Plusieurs schémas exposent cette genèse cognitive depuis le stade le plus profond, ne désignant qu'une bisémie potentielle (de type 0/1), et la montée à la surface qui aboutit à la pléthore de recours expressifs et au réseau d'effets sémantiques qui constituent l'emploi actuel du verbe « être ». Ces schémas déconcerteront ceux qui ne sont pas familiers des constructions intellectuelles du guillaumisme, mais l'auteur étaye les étapes de son argumentation par des observations de linguistes non guillaumiens : en plus de montrer que les solutions retenues répondent à des interrogations anciennes et « classiques », ces citations permettent de faire apparaître les conceptions guillaumiennes comme l'aboutissement d'un parcours dont l'auteur a esquissé l'histoire depuis l'origine de la réflexion linguistique. Le traitement du verbe « être » comme « auxiliaire » en français est à cet égard caractéristique : l'auteur écarte la fonction « instrumentale » de l'auxiliaire pour en faire un constituant sémantique à part entière, où il retrouve le sens originel du concept de diathèse, élaboré dans le cadre de la réflexion linguistique grecque, c'est-à-dire une posture, une attitude, une disposition des corps.

Au bout du compte, l'auteur remplace la tripartition usuelle, avec d'une part une approche sémantique qui détache le sens existentiel du verbe, d'autre part une vision logico-syntaxique qui met en relief sa valeur attributive, et enfin la fonction de verbe auxiliaire. Il y substitue une présentation du verbe « être » comme ensemble polyvalent, où apparaissent les éléments de cette tripartition, mais articulés dans un ensemble dynamique, avec des dominantes plutôt nominales (où s'impose l'opérateur logique) et d'autres plutôt verbales (où c'est le verbe plein qui prédomine).

En prenant comme pivot la thèse de J. MAROUZEAU, l'auteur introduit ainsi une réflexion linguistique actuelle et originale dans une perspective historique dont elle apparaît comme la ligne d'horizon, et associe la diachronie linguistique et l'histoire de la discipline qui la décrit. »

Hommage de M. Marc Barratin, correspondant de l'Académie



Groupe *Ars Grammatica*, M. Marc Barratin (animateur), Priscien, *Grammaire, livre VIII – Le verbe 1. Caractères généraux*, édition avec traduction et commentaires (Paris, Vrin, 2023).

« J'ai également l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage intitulé *Priscien, Grammaire, livre VIII – Le verbe 1. Caractères généraux. Texte latin, traduction introduite et annotée*, Paris, Vrin, 2023. L'auteur est le Groupe *Ars Grammatica*, animé par moi-même et composé par ailleurs de Frédérique Biville, Guillaume Bonnet, Manuela Callipo, Bernard Colombat, Alessandro Garcea, Louis Holtz, Séverine Issaeva, Madeleine Keller, Diane Marchand et Jean Schneider.

Œuvre majeure de l'Antiquité tardive, synthèse et refonte de la grammaire antique publiée à Constantinople en 527, les dix-huit livres de l'*Ars grammatica* de Priscien n'ont jamais été traduits intégralement dans une langue moderne.

Le Groupe *Ars grammatica* s'est engagé dans cette entreprise il y a plus de quinze ans. À la suite des livres 11 à 18, en quatre volumes à raison d'à peu près un tous les trois ans – successivement 17 (*Syntaxe, 1*, 2010), 14-15-16 (*Les invariables : préposition, adverbe et interjection, conjonction*, 2013), 18 (*Syntaxe, 2*, 2017), 11-12-13 (*Les hybrides : participe et pronom*, 2020) –, le groupe entame aujourd'hui, avec ce cinquième volume, la partie de l'œuvre consacrée aux deux principales parties du discours, nom et verbe. Le livre 8 est consacré aux caractères généraux du verbe, et passe en revue les catégories grammaticales dont il relève : les trois présentées comme les plus importantes – diathèse, temps et mode –, puis celles qui sont liées à la création lexicale – dérivation, composition et conjugaison –, et enfin les deux dernières – personne et nombre, subsidiaires dès lors que les formes non personnelles (comme l'infinitif) y sont étrangères. Tandis que les livres 9 et 10 portent sur la dimension proprement morphologique des conjugaisons, et feront l'objet d'un volume particulier, le livre 8 envisage ces catégories grammaticales sous leur angle fonctionnel et sémantique, en développant des analyses originales, notamment sur la diathèse (actifs, passifs, neutres, déponents et communs), sur le temps, organisé autour du présent, sur les formes marginales que sont le gérondif ou le supin, etc.

L'introduction générale commence par un bref historique de la notion de verbe. Après l'identification, dans les premiers temps de la réflexion linguistique grecque, de l'*onoma* et du *rhêma* comme étant les deux composantes essentielles du *logos*, les stoïciens ont cherché à faire correspondre le *rhêma* comme partie du discours et le *katêgorêma* comme élément propositionnel, c'est-à-dire à définir le verbe comme un type particulier de prédicat – approche fonctionnelle d'origine logique qui a influencé la tradition grammaticale de façon non négligeable, jusqu'au modèle varronien du *De lingua Latina*. Toutefois, le désintérêt croissant de la grammaire scolaire pour les aspects fonctionnels de la classe verbale a réorienté la description vers le recensement le plus systématique possible des variations morpho-sémantiques de cette classe. Ces variations constituent la série des *accidentia* qui caractérisent en propre le verbe, selon le schéma commun à toutes les parties du discours dans la description grammaticale antique. Priscien se conforme à ce plan (définition du

verbe, puis examen de ses caractères propres), mais se distingue de la tradition scolaire gréco-latine en marginalisant la catégorie de la personne – ce qui permet d’associer sans incohérence les formes indéfinies (de type infinitif) aux formes définies (sc. les formes personnelles).

Plusieurs de ces *accidentia* sont examinés en détail dans cette introduction. La diathèse d’abord, remarquable par la multiplicité des critères qui concourent à la définir. Envisageant le procès du point de vue de ses actants, en tant qu’il constitue une action qui s’exerce ou qui est subie, cette « disposition » (selon l’étymologie de *diathesis*) des actants par rapport au procès est d’abord croisée avec son versant morphologique, opposant formes en *-o* et formes en *-or* selon qu’elles se correspondent (actifs et passifs), ou qu’il s’agisse de formes en *-o* sans formes en *-or* (neutres de type *uiuo*) ou de formes en *-or* sans formes en *-o* (tantôt actives, tantôt passives, comme les déponents, ou à la fois actives et passives comme les communs). La dimension morphologique étant présentée d’emblée comme insuffisante à elle seule pour catégoriser les diathèses verbales puisque les formes en *-o* correspondent à la fois aux actifs et aux neutres, les formes en *-or* aux passifs, aux déponents et aux communs, l’ensemble de l’analyse est organisé de manière à ajouter d’autres critères, notamment syntaxiques, et à passer en revue les aspects incertains ou douteux des catégories initialement définies, notamment des neutres. La précision de cet examen met en évidence la multiplicité des possibilités d’inversion des valeurs active et passive, leur neutralisation dans les emplois absolus ou figurés, leur variation dans une perspective historique. La complexité de plus en plus grande de la présentation tend à montrer progressivement les limites des critères mis en place au début, et la nécessité, pour analyser la diathèse verbale, de procéder au cas par cas, dans le détail du sens de chaque verbe.

La présentation du temps verbal présente elle aussi des traits originaux. Combinant plusieurs critères temporels, ceux qui sont propres à l’axe chronologique et ceux qui caractérisent le plus ou moins grand degré d’achèvement du procès ou son plus ou moins grand éloignement par rapport au locuteur, Priscien conçoit les temps comme débordant les uns sur les autres. Héritier à cet égard de la doctrine stoïcienne de la parenté des temps, connue par la fascinante scholie de Stephanos, Priscien donne à cette « parenté » un sens proprement génétique, où le présent engendre le passé et le futur. Loin en effet de considérer le présent comme un produit du passé (point de vue engendré par une vision linéaire du temps, évoluant sur un axe chronologique orienté du passé vers l’avenir), le grammairien adopte le point de vue inverse, où la priorité structurelle du présent « fait naître » les autres temps. Placé au centre de l’analyse, en tête dans l’ordre des temps tout en étant défini négativement (*instans*, *indivduum*, *imperfectum*, « instable », « non isolable », « inachevé »), le présent apparaît lui-même comme un processus en cours de développement, qui tient son existence du fait qu’il a un début et une fin, mais sans jamais cesser de se trouver entre les deux.

Parmi les autres *accidentia* développés dans cette introduction, la dérivation et la composition font assurément apparaître les limites de l’analyse morphologique dans la grammaire antique, mais elles mettent également en évidence l’intérêt du grammairien de Constantinople pour la vitalité de la langue latine. Appelant de ses vœux la création néologique pourvu qu’elle soit dans la logique de la langue, il souligne que si les auteurs de référence se l’étaient interdite, « la langue latine se serait condamnée à rester perpétuellement à l’étroit ».

Une place particulière est faite au rôle du grec : le recours à cette langue est constant, dans une perspective essentiellement pédagogique – le grec ayant pour fonction d’éclairer des problèmes soulevés par le latin. Cette démarche s’explique bien sûr dans le contexte d’un public hellénophone, comme était à coup sûr très largement celui de Priscien à Constantinople : la langue de l’apprenant est censée faciliter l’accès à la langue apprise. La forme la plus remarquable de cet usage pédagogique du grec apparaît avec les « traductions intermédiaires », c’est-à-dire ces traductions grecques qui transposent littéralement des formules latines, sans souci de vraisemblance linguistique mais compréhensibles pour un hellénophone, et uniquement destinées à faire comprendre la structure idiomatique de la tournure latine, comme on pouvait « expliquer » naguère dans les classes *Carthago delenda est* par la transposition française « Carthage est devant être détruite ».

Après une longue et minutieuse analyse des sources, essentiellement grecques, du livre 8, la postérité de cette présentation du verbe est examinée dans la suite de l'introduction à propos du cas précis des classements de types de verbes. Les étapes de cette postérité sont illustrées successivement par la *Summa super Priscianum* du Poitevin Pierre Hélie (vers 1140), le *Catholicon*, ou *Summa grammaticalis*, du Génois Giovanni Balbi (1286), les *Grammaticales regulae* de Guarino de Vérone (1470), le *De causis* de Scaliger (1540), la *Minerva* de Sanctius (1587) et la *Nouvelle Méthode latine* de Lancelot (1644). Ce passage en revue montre que si l'analyse de Priscien avait eu pour objet de rendre compte du plus grand nombre de faits possibles, et des problèmes qu'ils posaient, en gardant un certain équilibre entre les différents critères, la postérité a tenté de s'appuyer davantage sur la syntaxe pour simplifier la présentation des faits – sans véritablement y parvenir.

Cette large mise en perspective est précisée par les très nombreuses notes qui accompagnent la traduction. Comme pour les précédents volumes, celle-ci est le fruit d'un travail collectif, conduit depuis l'origine au fil de séances bimensuelles.

L'édition adoptée est celle que Hertz a proposée pour les *Grammatici Latini* en 1855-1859. Malgré son ancienneté, elle demeure l'édition de référence, et les travaux récents qui visent à renouveler ce travail d'édition ne lui enlèvent pas ce statut. Notre réflexion sur le sens du texte nous a cependant conduits à préférer parfois d'autres leçons parmi celles qui sont attestées dans l'apparat des *GL*. Ces choix sont réunis en fin d'introduction.

Plusieurs index terminent ce volume : auteurs et citations, formes et syntagmes en mention, terminologie grammaticale latine et grecque, notions grammaticales. »